

XYZ. La revue de la nouvelle

L'inconnue

Myriam de Repentigny



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Repentigny, M. (2004). L'inconnue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 80–86.

L'inconnue

Myriam de Repentigny

Enfant, je rêvais de devenir ballerine. Puis, à cause des toiles et des couleurs que j'aimais tant, à cause des portraits et des paysages que je dessinais en cachette, j'ai choisi de devenir peintre. À seize ans, je me suis promis de ne pas devenir comme les autres, toutes ces filles qui se préparaient à une carrière d'infirmière ou de secrétaire, toutes ces filles qui allaient se marier et, bientôt, s'oublieraient pour n'être plus que des épouses et des mères de famille. J'ai fait le souhait d'être différente, d'avoir une vie différente. Mais un jour, j'ai rencontré Georges, et Georges m'a épousée.

Nous sommes six enfants dans la famille. Mon frère et moi sommes les aînés et comme je suis une fille, c'est moi qui aide notre mère avec les enfants, tandis que mon frère travaille au garage avec notre père. J'ai quatorze ans et je ne désire qu'une chose : que plus tard, ma vie ne ressemble pas à celle de mes parents.

Tous les jours de ma vie, je suis une maman. Lorsque j'ai fini d'être une maman, que tous mes enfants sont bien au chaud dans leurs lits, je me prépare une tasse de thé que je bois seule, appuyée au comptoir de la cuisine. Puis je me glisse entre les draps et je m'endors rapidement. Mais parfois, réveillée par des pleurs, je me lève, titubant dans la pénombre, redevenant une maman. Et lorsque Georges rentre du travail, tard dans la nuit, et qu'il me prend, même si je dors, même si je lui griffe jusqu'au sang la peau des bras, je suis encore une maman car, alors, je ne pense à rien d'autre qu'au prochain enfant à naître.

Pendant ces années où mon frère et moi avons été les deux seuls enfants de la famille, ma mère pouvait passer des heures entières à nous inventer des jeux. Ses cheveux lui tombaient dans le dos en deux nattes dorées et son rire éclaboussait tout autour ; nous étions émerveillés par sa beauté. Un jour, cependant, les choses ont changé : elle a été de nouveau enceinte et, depuis, elle

accouche presque tous les ans. Et à chaque nouvelle grossesse, elle devient un peu plus moche et un peu plus méchante. Son rire n'éclabousse plus que les parois de sa gorge, entre lesquelles il reste prisonnier.

Pendant des années, mon mari a eu une maîtresse. Lorsqu'il rentrait à la maison, il n'avait pas envie de me prendre. Alors, je dormais en paix, croyant que je n'aurais plus d'autres enfants, croyant que, bientôt, je pourrais sortir librement, aller travailler peut-être. Le curé nous harcelait pour que nous agrandissions la famille. Moi, je cultivais l'espoir de me réapproprier ma vie. Mais un jour, la maîtresse de Georges est morte. Depuis, je ne rêve plus.

Elle est toujours derrière moi, à me dire quoi faire, comment faire, à quoi penser. Elle ne parle pas, sinon pour se plaindre. Au repas du soir, elle s'assoit au bout de la table, les traits tirés, un bol de café noir posé devant elle. Elle nous regarde manger en silence. Parfois, ses yeux se ferment à demi, comme si elle allait s'endormir.

J'ai été jeune : j'ai eu un corps magnifique et une tête pleine d'idées et d'ambitions. Aujourd'hui, mon corps est déformé par les grossesses et ma tête a pris l'aspect d'une baignoire, des vêtements sales qui s'accumulent, de la bouillie pour bébés. Lorsque je regarde ma fille aînée, on dirait que je ne vois que son ventre plat, ses jambes fines, sa peau lisse ; tout ce que j'ai perdu, tout ce qui ne reviendra plus.

Quand j'étais petite, c'est-à-dire quand j'étais seule avec mon frère et mes parents, avant tous les autres enfants, les gens du village pointaient mon père du doigt : ils disaient qu'il voyait une autre femme. Pour moi, cela était impossible : ma mère était trop belle et trop douce pour que mon père en aime une autre qu'elle. Mais un jour, il y a eu des funérailles au village. Il y avait, dans la foule, mon père, seul, qui pleurait.

Comme la maison est trop exigüe pour que tous les enfants aient une chambre à eux, ma fille aînée dort avec une de ses sœurs. Parfois, j'entre dans cette chambre pour ramasser des vêtements ou refaire le lit de la petite. Je surprends le reflet de ma fille dans le miroir : elle se regarde, admire sa beauté naissante, pense à

l'amour, à plus tard. Si nos yeux se rencontrent dans la glace, elle se lève prestement, l'air coupable.

Avec les années, ma mère a perdu sa beauté, sa grâce, sa légèreté. Parfois, en regardant les petits, elle sourit. Alors, son visage se transforme : il craque de partout, puis s'illumine. Je sais cependant que ces moments de soleil ne sont autre chose que des éclaircies.

Il y a quelques mois, j'ai eu une vision. Une image qui m'a hantée pendant des jours et des nuits. Une image qui m'a atteinte jusque dans ma chair.

Dans cette maison, je n'ai aucune intimité. Ma mère entre dans la chambre quand elle veut et lorsque je ferme la porte à clé, elle gueule pour entrer quand même. Croyant que je couve des secrets, elle ne me lâche pas du regard : elle veut voir si je me suis maquillée, si je me suis regardée dans le miroir, si je me suis touchée.

Ma fille me regarde à la dérobée. De quoi a-t-elle peur ? De trouver en moi, dans ma taille épaissie par les grossesses, dans mes seins tombants, dans mon visage fané ce à quoi elle ressemblera plus tard ?

Mon frère m'a dit que mon père voyait d'autres femmes, que ces femmes venaient souvent le voir au garage. Qu'il leur offrait des cadeaux, parfois même de l'argent. Que la femme inconnue qui est morte quand nous étions jeunes était sa maîtresse. Je sais bien que, comme d'habitude, mon frère ment pour se rendre intéressant.

Parfois, la nuit, une vision me réveille. Une image à la fois terrifiante et envoûtante, qui me cogne aux tempes, qui me garde éveillée jusqu'à l'aube. Je me sens envahie par cette image ; certaines nuits mes mains en tremblent.

Je ne sais pas encore ce que je veux faire plus tard, mais ce que je sais, c'est que je n'ai pas envie de passer mes journées à faire la cuisine et le ménage, pas envie d'être mariée à un homme qui reluque les seins de sa propre fille.

D'autres nuits, lorsque mon mari rentre avec sur lui l'odeur d'une autre, j'ai envie de pleurer, de crier, de l'insulter. De me

répandre en saletés et en méchancetés. Lorsque mon mari rentre avec, sur sa peau, dans ses cheveux, l'odeur d'une autre, j'ai honte. J'ai honte.

Lorsque je suis allée faire les courses, ce matin, il y avait derrière le comptoir un garçon que je n'avais jamais vu. Il m'a regardée, et il m'a souri.

Après le repas du soir, il y a les bains à donner, les enfants à coucher, la vaisselle à nettoyer. Lorsque Georges est à la maison, il mange, puis il s'endort sur son journal. Ma fille m'aide avec les enfants, avec le ménage. Ma fille et moi travaillons côte à côte, en silence, et nous sommes parfois si près l'une de l'autre que je pourrais poser une main sur son bras, enrouler autour de mon doigt une mèche de ses cheveux. Je sens son odeur ; c'est encore un peu celle qu'elle avait lorsqu'elle était toute petite, lorsqu'elle était à moi.

En revenant du magasin, j'ai vu dans la rue mon père avec une autre femme, une femme si maquillée et si vulgaire qu'on aurait dit une prostituée. Lorsqu'il m'a vue, il a subitement lâché son bras. Arrivés à ma hauteur, ils se sont arrêtés. Il m'a présenté cette femme comme étant une cousine à lui. La femme n'a rien dit, mais elle a cessé de sourire. Elle a posé une main sur son collier et s'est mise à le tripoter en me dévisageant. Je ne me souvenais pas avoir rencontré cette femme auparavant. Cependant, je connaissais ce collier : c'était celui de ma grand-mère, que ma mère avait reçu en héritage mais qu'elle avait, quelques années plus tôt, mystérieusement égaré.

Les visions deviennent de plus en plus fréquentes. Si, avant, elles ne m'apparaissaient que la nuit, maintenant, cela arrive également en plein jour et on dirait que la présence de ma fille, son long corps mince qui bouge dans l'ombre comme dans la lumière, son air farouche n'y sont pas étrangers.

Je suis retournée au magasin. Le garçon de l'autre jour était là et lorsque je suis entrée, il m'a dévisagée en souriant. Je lui ai rendu son sourire en rougissant. Il m'a dit qu'il s'appelait Bernard. Nous avons discuté un moment, puis j'ai fait mes courses et comme j'avais plusieurs sacs, il a proposé de m'aider à

les transporter jusque chez moi. J'ai accepté mais je ne l'ai pas laissé entrer. Je ne voulais pas que ma mère le voie, je ne voulais pas qu'il voie ma mère.

À quatorze ans, ma fille est déjà une femme. Devrais-je m'en réjouir ? J'ai l'impression d'avoir perdu ma place dans cette maison et dans le monde. Partout où nous allons, les regards ne convergent plus que vers elle ; sourire candide, taille fine, jambes parfaites. Les hommes la désirent, les femmes l'envient. Je lui ai donné la vie et, maintenant, voici qu'elle me prend la mienne.

J'ai été toute petite et j'ai eu une maman qui avait le temps de jouer avec moi, de me bercer et de me border. Puis, lorsque ma maman est devenue la mère de plein d'autres enfants, je suis devenue une femme. Depuis, je n'ai plus personne pour me bercer.

Je suis allée au magasin pour acheter ce dont j'avais besoin. Avant d'entrer, jetant un coup d'œil à l'intérieur, j'ai vu ma fille qui discutait avec le nouveau commis. Ma fille souriait à ce garçon, ses yeux brillaient. Ma fille avait ce regard ; celui qu'elle pose sur elle-même lorsqu'elle se contemple dans le miroir.

Ses mains sur moi étaient si douces que lorsqu'elles me touchaient, c'étaient sur ma peau des plumes d'oiseau, des pétales de rose. Maintenant, ses mains ne me touchent plus, maintenant, ses mains, à force de toujours laver, récurer, coudre, sont devenues aussi rêches que du papier de verre.

Ce jour-là, je ne suis pas entrée dans le magasin. J'y suis retournée le lendemain et je me suis tout de suite dirigée vers le commis avec lequel ma fille avait discuté la veille. Je lui ai dit ce que je cherchais et il m'a répondu que cela se trouvait dans l'arrière-boutique. Je l'ai suivi.

Bernard m'avait donné rendez-vous à six heures. À six heures dix, il n'y avait toujours personne derrière le comptoir. J'ai demandé au patron où il était. Il m'a dit qu'il était dans l'arrière-boutique avec une dame qui cherchait des toiles et des pinceaux. Il rigolait, il rougissait ; il me faisait penser à mon père, le jour où je l'avais surpris au bras de sa « cousine ». Il m'a dit que la dame, en fait, était « pas mal » et puis, que « le jeune avait bien le droit de s'amuser un peu ».

Derrière une pile de boîtes, dans la chaleur suffocante de l'arrière-boutique, je ne sais pas ce qui m'a pris : j'ai soulevé mon chandail et j'ai montré mes seins au commis. Comme il n'avait pas l'air dégoûté, j'ai pris sa main et je l'ai posée sur mon sexe. Puis j'ai défait sa braguette. Son sexe a surgi devant moi, dressé comme un phare.

Bernard est revenu avec les toiles et les pinceaux, Bernard marchant, s'avançant vers le comptoir en zigzaguant comme un zombie, l'ombre d'un sourire captive de ses lèvres humides, Bernard ressemblant à un fou pris de fièvre, un fou prisonnier d'un rêve enchanteur, Bernard ne me regardant pas, s'étant absenté derrière la façade de ses yeux vitreux et comme illuminés de l'intérieur.

Elle le fixait si intensément que j'en étais presque venue à croire qu'elle ne me verrait pas, moi marchant dans le sillage du commis, son odeur encore sur mes mains, sur mes lèvres, dans mes cheveux, qu'elle ne me verrait pas et qu'ainsi, je pourrais m'échapper tout doucement, m'évader dans la nuit avec mon cœur bondissant, avec mon corps honteux mais soudainement si vivant. Mais elle m'a vue et, malgré ma tête baissée, mes épaules voûtées, tout mon corps replié sur lui-même à défaut de ne pouvoir s'enfoncer dans le sol, j'ai entendu un petit cri, le nom de ma fille surgissant d'entre les lèvres du commis, des pas précipités et, enfin, une porte qui s'est ouverte et refermée avec une telle violence que la vitre a littéralement volé en éclats. Puis je n'ai plus rien entendu, jusqu'à ma mort, je n'ai plus jamais rien entendu.

Était-ce un rêve ou cette nuit-là – la dernière que je passai à la maison – ai-je véritablement vu ma mère dormir au pied de mon lit, la tête posée sur la valise que j'avais préparée la veille ?

À partir de ce jour maudit où j'ai perdu mon enfant, les visions sont devenues si fréquentes et si puissantes que, parfois, il m'arrivait d'abandonner un enfant dans son bain, un plat qui mijotait ou, encore, toute la famille réunie au repas du soir pour m'isoler afin de leur donner libre cours. Les visions sont devenues une obsession et un refuge, le fil ténu qui me retenait à la

vie, fil de soie imprégné de l'odeur de ma fille, des yeux de ma fille, de son insoutenable silence.

Quelques années après mon départ, ma mère, qui était pourtant encore jeune, est morte d'une mort dite « inconnue ». Lorsque mon frère, avec qui j'avais gardé le contact, m'a appris la nouvelle, je ne comprenais pas ce que cela signifiait. Quand je suis retournée à la maison pour les funérailles, mon frère m'a amenée dans le petit hangar abandonné, au fond de la cour. Il y avait là, dans ce réduit sentant l'humidité et le goudron, dans cette cabane en ruine, depuis longtemps oubliée de tous, un nombre incalculable de toiles représentant des scènes hallucinantes, saisissantes de réalisme et d'horreur. Il y avait là, obscènes, des personnages hybrides, aux corps de jeune fille et aux visages de vieille femme, ou l'inverse, des femmes enfermées, aux yeux submergés de douleur, des femmes enceintes, des corps en décomposition, et invariablement, sur les toiles blanches, celles que Bernard avait rapportées de l'arrière-boutique, du noir, du brun et du rouge.

Il me semble que je suis restée des jours dans cette cabane humide, comme suspendue au-dessus de mon corps, reconnaissant dans les yeux de tous les personnages l'éclat de mon regard, comprenant que c'était certainement au milieu de ces toiles, dans le calme de cet abri que ma mère, cette inconnue, avait mis fin à ses jours.